

REVUE
HISTORIQUE
DES
ARMÉES

Revue historique des armées

259 | 2010
La mort

Jean Renoir sous l'uniforme

Aspects militaires de la vie du cinéaste

Stéphane Launey



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rha/6995>
ISBN : 978-2-8218-0530-9
ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2010
Pagination : 79-92
ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Stéphane Launey, « Jean Renoir sous l'uniforme », *Revue historique des armées* [En ligne], 259 | 2010, mis en ligne le 06 mai 2010, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/6995>

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

© Revue historique des armées

Jean Renoir sous l'uniforme

Aspects militaires de la vie du cinéaste

Stéphane Launey

- 1 La vie du metteur en scène mondialement connu Jean Renoir semble n'avoir plus beaucoup de zones d'ombre, notamment au regard de la masse d'ouvrages, tant critiques que biographiques, qui lui sont consacrés. Sa carrière est jalonnée de films où les sujets à caractère militaire comptent parmi ses plus grandes réussites, au sein d'une filmographie qui met particulièrement en valeur les rapports humains. Une des clés pour mieux comprendre cette œuvre, notamment l'aspect évoqué ci-dessus, est à chercher dans la traversée par Renoir de la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle il embrassa une carrière militaire commencée dès 1913.
- 2 Né le 15 septembre 1894, Jean Renoir est le fils de Pierre-Auguste, célèbre peintre impressionniste, qui fait vivre sa famille avec autorité et bonhomie. De son adolescence emprunte de dandysme, le cinéaste donne cette image au soir de sa vie : un peu « *fil à papa, militariste et nationaliste, méprisant le bourgeois et l'ouvrier* »¹. Assez tôt, il ambitionne d'être officier de cavalerie et l'on peut retrouver les racines de cette vocation dans divers éléments : en premier lieu dans la passion du jeune Renoir pour les soldats de plomb (les « *Soldats t'Empire* » comme il les nomme affectueusement), et à travers ses jeux d'enfance où il s'imagine en grenadier ou en sapeur de Napoléon ; le cinéaste se rappellera et évoquera souvent cette anecdote. Autre influence profonde, le roman de Dumas, *Les trois mousquetaires*, auquel il consacre un chapitre dans ses mémoires² et qui lui inculque le code de l'honneur. Ensuite, l'image de son père mobilisé dans les chasseurs³ et devenu très bon cavalier pendant la guerre franco-prussienne est également susceptible de l'avoir influencé. La personnalité de Renoir est alors toute ancrée dans le XIX^e siècle, fasciné par l'uniforme de la cavalerie qui confère, selon son expression, le « chic » officier et dont le règlement atteste qu'un cavalier doit se comporter « *sans affectation ni raideur* ».

De la cavalerie à l'aviation : la Première Guerre mondiale

- 3 Une correspondance entre Aline, la mère de Jean, et Georges Rivière, ami de la famille et chef de cabinet au ministère des Finances, montre que ce dernier a pu interférer pour que Jean Renoir puisse entrer dans un bon régiment. Après son baccalauréat, c'est tout naturellement qu'il s'engage en février 1913 au 1^{er} régiment de dragons basé à Joigny dans l'Yonne, à une centaine de kilomètres de la maison familiale d'Essoyes (Aube). Son arrivée est saluée par le colonel dans une lettre au peintre : « *Monsieur, je suis très fier que votre fils ait choisi mon régiment pour s'engager et que vous ayez consenti à me le confier (...). Je m'occuperai spécialement de lui.* »⁴ La monotonie de la vie militaire marque ses premiers temps de service, mais Renoir admire ses chefs et se résigne au départ de son régiment en province de manière péremptoire : « *Ce que je vois de plus ennuyeux dans ce départ, c'est que le corps des officiers va se trouver complètement changé. On n'envoie pas un bon officier à Luçon [Vendée] ! Tous les gens remarquables qui nous commandent s'en iront pour aller soit dans l'est, soit dans des garnisons près de Paris. Seuls les incapables resteront.* »⁵ Reçu à l'examen préparatoire de l'école de cavalerie de Saumur⁶, le sergent Renoir se trouve à Luçon lorsque la guerre éclate. Armé d'une lance et en pantalons garance, il participe aux opérations de son régiment, se rappelant d'un engagement contre les uhlans près d'Arras, puis est témoin de la guerre de tranchée qui s'installe à la frontière belge. En septembre 1914, il est hospitalisé à Amiens, alors sous occupation allemande, pour un coup pied de cheval qui, selon une de ses biographes de référence, correspondrait sans doute à une blennorragie, connue également dans la cavalerie sous l'appellation de coup de pied de Vénus⁷. Le jeune sous-officier rejoint ensuite Luçon où sa convalescence dure encore deux mois. Cette époque au 1^{er} régiment de dragons le voit côtoyer le capitaine Louis Bossut, dont le tempérament a sans doute contribué à inspirer⁸ le personnage de Stanislas de Boëldieu, l'officier de cavalerie aristocrate de *La Grande Illusion*. Ainsi, à la lecture de la notation du capitaine Bossut, l'on retrouve les traits du personnage interprété par Pierre Fresnay : « *Continue à remporter sur les hippodromes de magnifiques succès. Il a un allant endiablé, et entraîne ses hommes qui ont pour lui beaucoup d'affection. Très militaire ayant la connaissance du terrain et du coup d'œil, c'est un très bon capitaine commandant.* »⁹
- 4 Muté à sa demande au 6^e bataillon alpin de chasseurs à pied (dont la ville de garnison est Nice près de la villa de Cagnes-sur-Mer où Renoir père passe une partie de son temps), Jean Renoir est nommé sous-lieutenant à titre temporaire en février 1915, et sert au front dans les Vosges. Le 27 avril¹⁰ au matin, alors qu'il patrouille entre les lignes, il est sérieusement blessé à la jambe droite au lieu-dit « Le creux d'argent », sur les pentes du Hohneck, dans des circonstances qu'éclaire la citation suivante obtenue peu après : « *Officier extrêmement courageux et de très belle tenue au feu. S'est dépensé sans compter dans l'organisation défensive d'une position. A conduit une reconnaissance ayant pour but la démolition d'une chapelle occupée par l'ennemi. A réussi en partie dans cette action et a été blessé à la cuisse.* »¹¹ Il est à noter que cette citation est précieuse car elle permet d'appréhender la manière de servir de Renoir pendant le conflit, son feuillet de campagne ne figurant pas dans son dossier d'officier¹². Évacué en fin de journée puis hospitalisé à Gérardmer, l'on envisage d'abord une amputation, qui se serait sans doute révélée fatale, devant la présence de gangrène gazeuse. Le médecin-major Laroyenne¹³, récemment affecté dans

l'établissement, ayant mis au point un système de drainage des plaies avec une circulation d'eau distillée, peut sauver en partie le membre touché. Un raccourcissement de la jambe de quatre centimètres et demi est effectué, affectant le futur cinéaste d'une claudication à vie. Après un passage par l'hôpital de Besançon, le jeune officier, dont la mère décède en juin de diabète et des voyages épuisants ainsi que des émotions suscitées par les blessures de ses deux fils (Pierre, frère aîné de Jean, est victime d'une grave blessure au bras droit en septembre 1914), part alors en convalescence à Paris. Il se rapproche ainsi de son père vieillissant dont il recueille les souvenirs, donnant matière à son premier livre édité en 1962. Pendant sa convalescence, Renoir fréquente assidûment les salles obscures où les films américains de D.-W. Griffith le fascine.

- 5 En cette fin d'année 1915, Jean se trouve à Cagnes où, au grand dam de son père, le médecin inspecteur de Lorme le déclare apte au service : *« Mais, il [de Lorme] a constaté qu'il serait mieux autre part que dans les Alpes qui doivent grimper les murs et les montagnes. Il est passé depuis devant une autre commission qui lui a refusé une prolongation de convalescence. Il est donc probable qu'il va partir pour le front puisqu'il est reconnu apte. D'ici trois à quatre jours son commandant ne pouvant pas agir contre les décisions des commissions. Il faudrait que sa demande pour les automitrailleuses ait une suite. Sans cela, c'est une condamnation à mort, ne pouvant se défendre car il marche bien difficilement. »*¹⁴ La réaction de Jean Renoir montre un trait de sa personnalité et le paradoxe suivant : il se qualifie lui-même de « froussard », décidé à ne pas faire carrière dans l'armée et marqué dans sa chair par le conflit et de ce qu'il en a vu, mais ne tient pas à se faire réformer. N'appréciant pas la mentalité de l'arrière, il se sent proche des combattants, toujours empreint de cet esprit qui met en avant le code d'honneur. Voulant au début reprendre du service dans les automitrailleuses, le sous-lieutenant Renoir demande à être versé dans l'aéronautique, cette dernière se servant de la cavalerie comme pépinière de recrutement. Cela serait pour lui, comme il l'expose dans une lettre à un officier recommandé par Élie Faure ¹⁵, *« le seul moyen de ne pas moisir au dépôt et de pouvoir encore rendre quelques services au pays. Cette demande pour l'aviation est partie depuis quinze jours. Je serais heureux si vous pouviez me donner un conseil et me dire si je puis avoir de l'espoir. Pardonnez-moi la liberté que je prends, mais ma seule excuse est dans le vif désir que j'ai de rentrer dans cette arme intéressante »*¹⁶.
- 6 Son passage à l'aéronautique, pendant les années 1916-1917, peut être scindé en deux temps ¹⁷. Le premier le voit d'abord fréquenter l'école d'aviation d'Ambérieu-en-Bugey en qualité d'observateur chargé des reconnaissances aériennes, déçu de ne pouvoir être pilote comme il l'espérait à cause de sa blessure. Puis il se forme au Plessis-Belleville, au sein du groupement des divisions d'entraînement (GDE). Ensuite, servant au groupe de bombardement Michelin 5, il y côtoie le lieutenant Albert Richet ¹⁸, ce dernier lui parle des films de Chaplin et de son personnage de Charlot que Renoir découvrira lors de permissions et dont l'influence sera durable ¹⁹, puisqu'il date de cette époque la naissance de sa vocation de cinéaste. À cette même période, Jean Renoir, toujours observateur, avait réitéré une demande pour devenir pilote : *« Serait heureux de piloter un appareil de chasse. Blessé à la jambe, se fatiguerait beaucoup moins en pilotant un appareil léger. Voudrait bien commencer son apprentissage à Buc ou Juvigny (ou près de Paris) en raison de la mauvaise santé actuelle de son père, qui aimerait le voir de temps en temps. Date de la demande de pilotage : 1^{er} mai 1916. »* ²⁰ Cette fois, sa candidature est retenue et il retourne, en qualité d'élève pilote, à l'école d'Ambérieu puis à celle de Châteauroux.
- 7 Breveté pilote non sans difficulté, notamment à cause d'un surpoids, et après un nouveau passage au GDE, le sous-lieutenant Renoir intègre dans un second temps, le

28 octobre 1916, l'escadrille C 64 basée dans la Marne. Escadrille d'armée, il en donne la vision d'« une escadrille à tout faire. Nous étions censés assurer l'observation des lignes allemandes dans notre secteur. Nous alimentions les services cartographiques en photographies des positions adverses. Nous étions également à la disposition de ces messieurs de l'État-major lorsqu'ils leur prenaient l'envie de se payer le petit frisson qui accompagne toujours une incursion dans les cieux ennemis »²¹. De son année passée à la C 64, Jean Renoir, passionné de mécanique, garde un souvenir vivace de l'avion Caudron sur lequel il pilotait, ainsi que des photographies aériennes, dont certaines novatrices, exerçant sur le futur cinéaste un intérêt pour la technique de prises de vues²². Mais pointe aussi le regret des actions de mitraillages menées pour se distraire sur des états-majors allemands comme le cinéaste l'expose dans ses mémoires : « La guerre tourne tellement les esprits que nous trouvions acceptables ces expéditions ignobles. Maintenant, le souvenir de ces actes monstrueux me soulève le cœur : c'est peut-être pour les avoir vécus que je les déteste tellement. (...) Nous détestions les scribouillards [d'état-major] si favorisés qui menaient une vie relativement décente comparée à celle des combattants. Nous avions une certaine affection pour les combattants allemands qui en bavaient autant que nous. Eux, c'étaient nos frères de caste. Les scribouillards, c'étaient les embusqués. »²³ Plus en détail, Renoir, malgré un premier accident d'avion à la mi-décembre 1916, s'illustre au combat l'année suivante et obtient une seconde citation résumant ainsi une partie de son activité au sein de l'escadrille : « A demandé son admission dans l'aviation où, malgré une chute grave, il a conservé le même entrain et le même allant. Pendant la bataille de l'Aisne, a assuré toutes les missions photographiques lointaines qui lui ont été confiées, ainsi que de nombreuses missions de commandement à basse altitude. Attaqué par un avion de chasse, a fait tête et a réussi à ramener au terrain son avion complètement hors de service et son passager. »²⁴ Son départ de l'aéronautique en novembre 1917 avec le grade de lieutenant²⁵ coïnciderait avec « un fâcheux accident d'atterrissage », mais à vrai dire sans trop de regret puisqu'il avoue lui-même qu'il n'était pas un très bon pilote²⁶. Ces 23 mois passés dans l'aviation le marquent durablement, y ayant retrouvé la camaraderie et l'esprit chevaleresque qui lui sont chers. Cette expérience lui a donné l'occasion de rencontrer Armand Pinsard, qui sera à l'origine de *La Grande Illusion*, film dont le début doit beaucoup au vécu de Renoir aviateur.

- 8 Reversé dans le 28^e régiment de dragons, Renoir est muté quelques temps à Versailles au sous-secrétariat d'État à l'Aviation, puis part en convalescence à l'hôpital de la Pitié pour inaptitude. L'année 1919 le voit en poste au contrôle de presse de la 15^e région militaire à Nice. Le lieutenant Renoir est rayé des contrôles et passe dans la réserve en décembre de la même année. Comme beaucoup de ses compatriotes, le cinéaste est profondément marqué par le conflit, notamment dans son approche des classes sociales qui affectera bientôt ses films et sa perception de la vie et de la civilisation, que l'on retrouve dans cette citation : « Cette guerre m'initia au culte de l'homme pour lui-même, de l'homme tout nu, dépouillé de sa panoplie romantique. »²⁷ Pierre-Auguste Renoir décède en décembre 1919, léguant une aisance financière à Jean qui se marie en premières noces avec Andrée Heuschling dernier modèle de son père ; cette dernière voulant devenir actrice le pousse vers la réalisation de films en 1924.
- 9 Dans sa filmographie, *Tire au flanc*, sorti en 1928, est souvent considéré comme sa première vraie œuvre. Adapté d'une pièce à succès, le film met en scène un aristocrate et son valet pendant leur service militaire, joués respectivement par Georges Pomiès et Michel Simon, et montre sur un ton burlesque le bouleversement des classes sociales ; une partie du tournage se déroule à la caserne des Cent Gardes à Saint-Cloud.

La Grande Illusion

- 10 Chef d'œuvre du cinéma mondial, ce film est aussi celui où le cinéaste va le plus puiser dans son vécu pendant la Première Guerre mondiale. Au cours des années 1930, Jean Renoir se rapproche du Front populaire et participe même à la réalisation collective de *La vie est à nous* produit par le Parti communiste français. En outre, il écrit dans le journal communiste *Ce Soir*. La sortie, en 1937, de *La Grande Illusion* est notamment marquée par une plainte pour plagiat partiel déposée par Jean Des Vallières, proche de la droite nationaliste, reprochant à Renoir et Charles Spaak, coscénariste, d'avoir copié dans son ouvrage *Kavalier Scharnhorst*, paru en 1931, une bonne partie de la trame pour écrire le scénario du film.
- 11 Jean Des Vallières, fils d'un général, embrasse une carrière militaire qui le voit finir au grade de capitaine, il est pilote pendant la Première Guerre mondiale et connaît la captivité²⁸ en Allemagne, cet épisode lui donnant matière à écrire son roman. Même si un jugement²⁹ dédouane Renoir, des travaux récents approuvent le fait que le film a plus que des similitudes avec l'œuvre de Des Vallières, et qu'il ne fait pas de doute aujourd'hui que les auteurs de *La Grande Illusion* s'en sont inspirés à la fois dans la forme (principe dramatique et construction d'ensemble) et dans le fonds (petits faits vrais et visages)³⁰.
- 12 L'étude de la correspondance de Renoir montre qu'il ne tarde pas à répondre à ces attaques de plagiat. Tout en ne cachant pas avoir lu *Kavalier Scharnhorst*, une longue lettre³¹ adressée à Des Vallières et l'éditeur Albin Michel, mettant en parallèle les passages du livre incriminés avec les sources consultées pour l'élaboration du film, permet d'appréhender la genèse et les influences pour l'écriture du scénario. Ainsi la plus marquante est celle d'Armand Pinsard, officier de l'armée de l'Air. Lors de son passage à l'escadrille C 64, Jean Renoir évoque dans ses mémoires une mission de reconnaissance où il embarque, à bord de son Caudron, un officier de hussards, « *de toute sa personne, émanait ce "je ne sais quoi" qui faisait de ces messieurs de la cavalerie des êtres à part* »³², durant laquelle il est pris en chasse par un avion allemand et ne doit son salut qu'à l'intervention du Spad piloté par Pinsard, alors officier subalterne sorti du rang au sein d'une escadrille de chasse³³. Ce dernier connaît la captivité en 1915 à la citadelle de Mayence et s'évade avec un camarade, après plusieurs tentatives dont le creusement d'un souterrain, lors d'un transfert en train. À cette époque, les deux hommes sympathisent et Renoir admire le pilote de chasse dont il donne cette image : « *Outre le fait qu'il m'avait sauvé la vie, il représentait à mes yeux le type parfait du "sous-off" de Dragons [Pinsard est issu des chasseurs] d'avant 1914. Il demeurait d'ailleurs fidèle à l'uniforme d'avant-guerre. C'était pour moi un plaisir de le contempler, serrer dans sa tunique noire surmontant les culottes garance. (...) Un beau jour, mon escadrille reçut l'ordre de changer de cantonnement. Pinsard disparut de mon horizon.* »³⁴
- 13 Lors des prises de vues de Toni à Martigues au cours de l'automne 1934, l'équipe de tournage est agacée par les vols d'avions de la base voisine. Sur les conseils de Pierre Gaut, producteur du film et ancien officier de l'armée de l'Air³⁵, Renoir décide d'aller plaider sa cause auprès du commandant de l'escadrille et retrouve alors Pinsard avec le grade de colonel, adjoint de la base. Les deux hommes prennent l'habitude de se revoir et Jean Renoir note précieusement les récits de Pinsard sur sa captivité, donnant un premier projet intitulé *L'évasion de Pinsard*. Cette première mouture permet à Spaak de rédiger un synopsis, qui évoluera énormément ensuite, où l'on devine déjà les traits des deux officiers français : « *Voici l'officier de carrière, capitaine de cavalerie, Stanislas de Bois-le-Dieu*

[Boëldieu dans le film]. *Le monocle à l'œil, la cravache à la main, avec un tantinet de morgue et d'impertinence, il réclame un officier aviateur pour le piloter dans une reconnaissance. (...) Capitaine [grade de lieutenant dans le film] Maréchal, celui-ci est un gaillard rude, sans manières, mécano de son métier. Les hasards de la guerre et ses mérites l'ont promu rapidement au grade de sous-officier, puis d'officier. Bois-le-Dieu et Maréchal sont du même grade, point du même monde.* »³⁶

- 14 La correspondance du cinéaste adressée à Des Vallières mentionne d'autres précieux éléments pour cerner les influences ayant permis la rédaction du scénario. Outre les apports vécus pendant la guerre par Renoir, Charles Spaak rencontre les aviateurs Fonck, Heurtaux³⁷ et Gerlich, et s'appuie sur la lecture des mémoires du pilote allemand von Richtoffen ; de plus le récit d'Étienne Buneau-Varilla, officier pilote ayant connu la captivité, est consulté. Le scénariste recueille aussi les souvenirs de son frère Paul-Henri, ministre belge, notamment lorsque celui-ci entonna *La Brabançonne* (hymne national belge) pour conclure un spectacle théâtral dans un camp de prisonniers. Une importante documentation est amassée lors de rencontres avec d'anciens prisonniers ainsi qu'une enquête menée auprès de la Ligue des évadés, permettant par leurs récits et le contrôle du travail « de réaliser dans ce film, une atmosphère suffisamment exacte pour que M. Des Vallières y retrouve des détails qu'il a vécus »³⁸. À cela s'ajoute l'ouvrage du lieutenant Bastin³⁹ sur sa captivité dont le cinéaste mentionne que « sa lecture nous a été précieuse pour la préparation de notre travail ». Détail intéressant, deux Allemands, amis personnels de Renoir, ont contribué à l'adaptation par leurs souvenirs : Alfred Flechteim, ancien capitaine des uhlans et Carl Koch, ancien officier d'artillerie et consultant technique sur le tournage pour « l'atmosphère allemande ». Ces apports sont à rattacher à l'attrance du cinéaste pour la culture germanique que l'on retrouve à la fois dans cette affirmation, « je suis un homme de 1914 et comme beaucoup de mes contemporains, anciens combattants, je suis attiré par l'esprit allemand »⁴⁰, et dans sa maîtrise de la langue allemande mentionnée dans son dossier d'officier.
- 15 Jean Renoir a eu de grandes difficultés à monter financièrement son film et ce n'est qu'avec le nom de Jean Gabin au générique (que le cinéaste fera jouer avec son propre uniforme d'officier aviateur) qu'il trouve un producteur. Le tournage a lieu pendant l'hiver 1937 ; le metteur en scène muni d'une autorisation du ministre de la Défense nationale pose sa caméra à partir du 1^{er} février à la caserne Walter de Colmar⁴¹ puis au château du Haut-Kœnigsbourg, avant de terminer les prises de vues dans les studios parisiens. La présence d'Erich von Stroheim dans le rôle du commandant de la forteresse est primordiale, puisque ce dernier a en partie fait évoluer le scénario original par son interprétation très personnelle de l'officier aristocrate von Rauffenstein ; le cinéaste tenant l'acteur allemand pour un maître notamment au regard de ses films réalisés dans les années 1920 aux États-Unis.
- 16 À sa sortie en juin 1937, *La Grande Illusion* est saluée presque unanimement autant par la critique d'extrême droite que de la gauche communiste, les premiers y voyant une exaltation du patriotisme et du nationalisme tandis que les seconds sont sensibles aux valeurs d'humanisme et de fraternité. Avec ce film, Renoir, l'ancien combattant de la Première Guerre mondiale a fait œuvre de pacifisme ; en écho, Goebbels, le ministre de la Propagande nazie, désigne *La Grande Illusion* comme « l'ennemi cinématographique numéro un ».

L'année 1939

- 17 Alors qu'il tourne *La Bête humaine*, Jean Renoir écrit en septembre 1938 à Édouard Daladier, président du Conseil et ministre de la Défense nationale, pour demander à rejoindre « les services cinématographiques de l'armée » en cas de guerre⁴². Il appuie son propos sur le fait que son état physique et son manque de connaissances militaires seraient d'un faible service s'il devait rejoindre la 4^e région militaire à Alençon en sa qualité de lieutenant de réserve. En revanche, Renoir met l'accent sur le fait qu'il « connaît fort bien le cinématographe. Il y a plus de 15 ans que j'ai consacré toute ma vie à ce métier. J'y ai fait de la décoration, de la prise de vues ; j'ai été électricien et c'est moi qui ai fabriqué en France des appareils d'éclairage permettant l'emploi de la pellicule panchromatique. J'ai fait des trucages et je connais un peu les travaux de laboratoire. (...) J'ai la ferme conviction que je puis servir utilement mon pays avec une caméra ; d'autre part, la question des prises de vues documentaires sur le front en temps de guerre m'a toujours passionné et je l'ai étudiée »⁴³. Le mois suivant, la demande du cinéaste est manifestement prise en compte puisqu'il est muté au service géographique de l'armée, dont dépend la section cinématographique, en qualité de spécialiste. Le début de l'année 1939 est faste, coïncidant avec la réalisation de *La Règle du jeu*, qui offre d'ailleurs à voir un beau rôle d'aviateur. En juin, Jean Renoir accomplit une période d'instruction obligatoire de dix jours à la section cinématographique de l'armée où il est noté comme ayant une instruction générale excellente, une éducation soignée et étant un « metteur en scène de grand talent. Doit être maintenu au service, où sa place est toute indiquée. Grièvement blessé pendant la guerre, ne pourrait pas faire un service actif dans son arme d'origine. Est très apte à remplir ses fonctions à la section cinématographique »⁴⁴. Peu après, en homme libre de toute chapelle, il accepte, au grand dam de ses amis communistes, l'offre du gouvernement italien et des films Scalera de venir réaliser le film *La Tosca* et part pour Rome au mois d'août.
- 18 L'état d'esprit du cinéaste à la veille de la déclaration de la guerre est celui d'un mobilisé au regard de la lettre qu'il envoie, fin août, au chef de la section cinématographique pour se mettre à sa disposition. Plus intéressant, Renoir montre dans un post-scriptum qu'il n'a pas perdu ses automatismes militaires : « J'ai quitté l'Italie dans une atmosphère de calme absolu, la population m'a semblé très amicale, et durant le parcours en auto que j'ai fait de Rome à ici, je n'ai entendu aucun propos désobligeant contre la France, bien au contraire. J'ai donné les impressions que je pouvais avoir à mes camarades du Service de Renseignements à la frontière. Ils n'ont pas eu l'air surpris de la description très neutre et très pacifique que je leur ai faite de mon voyage. D'ailleurs, tout cela ne veut rien dire. Il est possible que pendant mon séjour en Italie, depuis le début du mois d'août, il y ait eu des mouvements de troupes assez secrets pour que l'écho ne m'en parvienne pas, mais je n'ai entendu aucune allusion. Au point de vue des rappels, sur la centaine de personnes employée au Studio où je devais travailler, il y a eu quatre ou cinq hommes mobilisés comme spécialistes. »⁴⁵
- 19 Dès le 2 septembre, le lieutenant de réserve Renoir arrive au service cinématographique de l'armée⁴⁶ (SCA), commence alors une période de trois mois où ses activités prêtent à interrogations multiples. Qu'a-t-il fait au SCA et a-t-il réellement eu l'occasion de servir son pays avec une caméra ? L'étude approfondie de l'historiographie croisée avec les archives militaires permet d'exposer de façon assez certaine l'activité du cinéaste pendant ces quelques mois. Dans un premier temps, le metteur en scène s'attelle à écrire des rapports, mais rapidement l'envie de filmer apparaît et le met en joie comme l'atteste

un courrier ⁴⁷, daté du 8 octobre à son ami Robert Flaherty, célèbre documentariste américain, et probablement envoyé de Wagenbourg (Bas-Rhin), quartier général de la 5^e armée. Ce passage à l'armée d'Alsace, hautement symbolique, semble pouvoir être attribué au général de Lattre de Tassigny, alors chef d'état-major, tout acquis à l'importance de la propagande, notamment cinématographique, qui le voit créer une section psychologique. Dans cette optique, de Lattre recrute Renoir pour filmer ⁴⁸, dans un cadre que le cinéaste peut définir de la façon suivante : « *En temps de paix, notre mission à nous, metteurs en scène, est d'instruire ou de distraire ; en temps de guerre, nous devenons auxiliaires de l'information. C'est une discipline nouvelle pour nous, qui tient de l'actualité. Je me suis promené déjà dans la zone des armées : l'esprit des hommes est magnifique.* » ⁴⁹ De ce premier séjour sur le front, le cinéaste mentionne dans ses mémoires des plans tournés de Strasbourg et de sa cathédrale ainsi que l'anecdote suivante venue « *rompre la monotonie de cette guerre sans combat* » : parti pour filmer une école près du front, Renoir et son équipe se retrouvent derrière les lignes ennemies ⁵⁰. Des sujets semblables susceptibles d'être attribués au cinéaste, ainsi que d'autres réalisés au sein de la 5^e armée, apparaissent au générique des premiers numéros du *Journal de guerre*, diffusé chaque semaine par le SCA dès la fin septembre.

- 20 De retour à Paris, Renoir évoque, dans l'interview accordée à la revue corporatiste *Pour vous*, le fait qu'il a une bonne idée de film de propagande et se fend d'un rapport approuvé par ses chefs. De là, débute un second séjour au front que les archives permettent encore d'éclairer. Le cinéaste rejoint pour quelques jours la 42^e division d'infanterie (DI), dans la région de Metz, commandée par le général La Porte du Theil, ce dernier évoquant dans sa correspondance son passage à la date du 20 octobre, envoyé pour filmer des sujets qui font défaut à cette date au sein de la 3^e armée. Le général, bien que ne connaissant pas Renoir, s'enorgueillit d'avoir trouvé divers sujets à tourner, censés montrer « *la discipline la plus stricte, et la tenue la plus rigide, avec cette détente totale des esprits et toute cette affection sincère qui est éclatante. Je verrai s'il y arrivera - avec des images. C'est son métier* » ⁵¹. En premier lieu, le chassé-croisé de fantassins et d'artilleurs dans les plaines inondées de la Moselle présentés dans le *Journal de guerre* n° 6 sont bel et bien des plans tournés sous la direction du lieutenant Renoir, constituant ainsi un premier élément de réponse sur les images produites par le cinéaste pour le SCA et que les historiens considéraient comme perdues ⁵². Les autres sujets retenus portent sur une visite de La Porte du Theil au 151^e régiment d'infanterie (RI), le nettoyage de canons et le pansage de chevaux dans la cour d'un château, le chemin d'une lettre depuis l'arrivée au courrier de l'armée ou encore la livraison des vivres jusqu'aux repas des soldats ⁵³. À cela s'ajoutent deux projets de bandes filmées au 80^e régiment d'infanterie, rattaché à la 42^e DI, dont l'on retrouve la trace. Tout d'abord, le cinéaste tourne, à la date du 21 octobre, des scènes au sein du 1^{er} bataillon, évoquées par le capitaine Georges Mongrédien en ces termes : « *Un jour, le général de division est arrivé au cantonnement avec un lieutenant que nous avons pris pour un officier d'ordonnance. Pas du tout, c'est le fameux Jean Renoir, l'auteur de La Grande Illusion, qui est aujourd'hui une des chevilles ouvrières du SCA et qui vient en mission. Il s'agit d'un film documentaire à réaliser (...) Jean Renoir arrive avec son équipe, un peu de mise en scène et "l'on tourne". Voilà fixées, pour amuser les civils, les scènes de la vie quotidienne du cantonnement : la roulante, la corvée de soupe, la section qui rentre de l'exercice, la belote sur la paille, nos chiens dont certains viennent d'Allemagne.* » ⁵⁴ Le lendemain et dans un second temps, Renoir se rend à Luppy, à quelques kilomètres de Metz où se trouve cantonné le 80^e RI, pour assister à la messe dominicale, mais sans y fixer de scènes sur pellicule ⁵⁵. On peut avancer l'hypothèse que Jean Renoir n'ait pu tourner la plupart des sujets envisagés en raison des

pluies diluviennes qui se sont abattues alors sur la région. Néanmoins, avec ces nouveaux éléments exposés, une plongée dans les archives audiovisuelles du ministère de la Défense permettrait peut-être d'identifier formellement d'autres images tournées à cette époque, ainsi qu'en exploitant une partie des archives du metteur en scène se trouvant aux États-Unis.

- 21 Parallèlement, pour le cinéaste mobilisé, un autre projet l'attend et, ce, dès le mois de novembre, avec l'approbation de ses chefs militaires⁵⁶. Dans un contexte où le gouvernement français se veut conciliant avec l'Italie fasciste en vue d'éviter une participation de cette dernière au conflit, Jean Giraudoux, chef du commissariat général à l'information, accède à la demande de Mussolini d'envoyer Jean Renoir en mission à Rome pour finir *La Tosca* et donner des conférences au centre expérimental du cinéma. Ainsi, le lieutenant Renoir est mis à la disposition du ministère des Affaires étrangères en affectation spéciale à partir du 15 décembre et repart pour l'Italie à la mi-janvier suivante.

Résonances militaires

- 22 L'armistice de juin 1940 signé, le cinéaste est d'abord prêt à se mettre au service de l'État français, mais Jean Renoir, à qui l'on reprochera durant cette période certains propos antisémites⁵⁷, préfère s'exiler aux États-Unis, avec sa compagne Dido Freire, où Robert Flaherty lui a proposé de le mettre en rapport avec l'industrie du film. Le metteur en scène part donc à la fin du mois de décembre et pendant le voyage en bateau, il se lie d'amitié avec Antoine de Saint-Exupéry que devait prolonger une adaptation de *Terre des hommes* qui ne vit jamais le jour⁵⁸. D'abord méfiant envers le système américain, notamment avec les studios et les producteurs, Renoir continue sa carrière de metteur en scène à Hollywood, tout en n'interférant pas dans les querelles politiques entre exilés français. Petit à petit, il adhère aux positions américaines, son fils Alain se battant même dans le Pacifique au sein de l'*US Army*. En 1942, le cinéaste propose à plusieurs reprises ses services au *Signal corps*⁵⁹, dont fait partie le service cinématographique militaire, l'*Army pictorial service* (APS). Ce n'est qu'au début de l'année 1944 que Jean Renoir participe, en tant que coréalisateur, au tournage de *Salute to France* à New York, production de propagande de l'*Office of War Information* avec des techniciens de l'APS, censée montrer aux troupes américaines appelées à débarquer en métropole le quotidien des Français. L'acteur Claude Dauphin, alors lieutenant au sein des Forces françaises libres, incarne l'un des trois personnages de cette œuvre que Renoir a reniée dans sa version définitive amputée d'une dizaine de minutes; à la même époque, le metteur en scène français participe également à des courts-métrages destinés à l'instruction des recrues et dont la trace semble perdue⁶⁰. Cette année coïncide avec la radiation des cadres de l'armée française du lieutenant de réserve Renoir à la date de son cinquantième anniversaire.
- 23 Dix-sept ans plus tard, un Renoir vieillissant renoue, dans son dernier long-métrage pour le cinéma, avec un sujet à connotation militaire intitulé *Le Caporal épinglé*, tourné en Autriche et interprété par de jeunes acteurs français. Le sujet mettant en scène des prisonniers français en Allemagne après la défaite de 1940 fait bien sûr écho à celui de *La Grande Illusion*, mais le cinéaste tenant à ne pas faire un *remake*, leur traitement diverge. Là où le chef-d'œuvre de 1937 mettait en exergue, entre autres, le problème d'affinités entre classes sociales, *Le Caporal épinglé* montre au contraire une solidarité entre les

hommes que la captivité réunit, ainsi le message pacifiste cède la place à une réflexion sur la fraternité humaine.

- 24 *Les cahiers du capitaine Georges*, premier roman de Jean Renoir publié en 1966, offre à lire des références autobiographiques montrant bien que le cinéaste reste nostalgique de l'époque, qui l'a vu choisir une carrière militaire, commencée dans la cavalerie puis dans l'aviation, gravissant les échelons jusqu'au grade de lieutenant. En ayant servi plusieurs armes, Renoir avait trouvé une philosophie de vie mettant en avant le code de l'honneur ou encore le port aristocratique de l'uniforme. Cette vision est celle d'un homme du XIX^e siècle que la Première Guerre mondiale va changer en tant qu'individu, tout d'abord physiquement avec une grave blessure à la jambe, dont les complications sont à l'origine de son décès en 1979, ensuite dans sa perception des relations humaines et de la civilisation qui reviendra comme un *leitmotiv* dans sa filmographie. Sortie en 1937, *La Grande Illusion* est le résultat du vécu de Renoir, une œuvre charnière et visionnaire puisqu'elle annonce la fin des von Rauffenstien et des de Boëldieu, les officiers aristocrates du film qui croyaient en une guerre chevaleresque. L'opportunité de servir son pays avec une caméra semble se concrétiser deux ans plus tard, à l'occasion du bref passage du lieutenant Renoir au sein du SCA, même si le résultat détaillé de son action reste à préciser.

ANNEXES

Annexe 1

La Grande Illusion

« J'ai écrit, raconté très souvent les raisons qui m'ont poussé à tourner *La Grande Illusion*. Je voudrais ne pas me répéter, ces raisons évidemment étaient nombreuses. Il y en a une dont je n'ai peut-être jamais parlé, c'était mon désir de présenter des officiers français tels que je les avais connus lorsque j'étais dans l'armée avant et pendant 1914. Le style militaire a changé, beaucoup plus qu'on ne le croit. La façon dont un soldat, un officier se présente de nos jours n'a absolument aucun rapport avec la façon dont ce même soldat ou ce même officier se serait présenté il y a une trentaine d'années. D'ailleurs pas du tout dans le sens que l'on croit. Les gens se figurent que la tenue était plus rigoureuse, plus raide autrefois, mais c'était absolument le contraire. Il y a une espèce d'aisance qui, me semble-t-il, a disparu. Le mot, la phrase du règlement militaire sur laquelle les instructeurs militaires insistaient le plus, ce sont les mots "sans affection ni raideur". On le voit par exemple dans la façon dont on présente les armes. Qu'est-ce que ça signifie : "Présentez, armes !" ? Eh bien, ça veut dire qu'on présente son fusil ou sa carabine à un officier ou à un supérieur pour qu'il puisse voir s'il y a de la poussière dedans. Et s'il y a de la poussière, il vous flanque huit jours de prison. Voilà exactement ce que ça signifie, "Présentez, armes !" Et c'est devenu une espèce de symbole raidi et à mon avis ça n'a pas de sens. Ça correspond probablement à des idées extrêmement profondes, mais à mon avis celles-ci ne correspondent pas au génie français. Le génie français est un génie facile, aisé, c'est un génie aristocratique. Or cette nouvelle façon raide de se tenir, à mon avis, est plus plébéienne qu'aristocratique. »

Propos enregistrés et filmés en août 1961, retranscrits dans : RENOIR (Jean), Entretiens et propos, Paris, Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma, 2005, p. 311-312.

Annexe 2

Quartier général, 20 octobre 1939

« (...) Entre-temps, je suis devenu entrepreneur de cinéma. Voici comment. Hier soir, comme j'entrais chez Noettinger suivant la coutume voir s'il n'y avait rien à signer avant de descendre à la popote, je trouve chez lui un assez gros homme : costume militaire légèrement fantaisiste, képi de lieutenant, noir, galons blancs, turban rouge ; et un second individu, plus jeune petit maigre, uniforme d'officier d'artillerie comme coupe et drap, sans aucun galon. Le gros homme se présente : Jean Renoir.

À la popote un peu plus tard, on m'a tiré d'embarras : Jean Renoir voyons ! L'auteur de La Marseillaise, de La Grande Illusion, avec Duvivier le meilleur cinéaste français et certainement un des meilleurs du monde. Je ne connaissais pas !

Jean Renoir m'a expliqué ce qui suit en me présentant l'autre individu Mr Tiquet. Il y a un dans chaque armée un service cinématographique. Ici c'est le nommé Tiquet qui en est le chef. C'est paraît-il un excellent opérateur, très connu. Il est d'ailleurs seul : ses six aides sont de braves types de classe ancienne sans spécialités.

Renoir lui est à l'armée dont l'ami de Lattre est chef d'état-major.

Il l'avait retenu dès le temps de paix et préparé son affaire. Car pour la réclame il s'y connaît. Chaque jour, il fait venir Renoir – lui dit où il faut aller le lendemain, ce qu'il faut filmer, fait monter des scènes spéciales. Ceci – et les articles de journaux – de Lattre sera commandant d'armée en moins de deux ans. Il faut savoir y faire.

Il est seul de cette envergure. Dans les autres armées, on n'a pas fait grand'chose, à la mienne rien, pas un centimètre de bande.

Or les Boches inondent le monde de leur propagande : Suisse, Belgique, Italie, Hollande, les deux Amériques. On a vu la guerre sur le front polonais, Hitler mangeant la soupe à la roulante, Hitler serrant la main aux braves, Hitler par ci, par là.

Chez nous, à part la contribution fournie par de Lattre et de ci de là quelques petites choses, rien de semblable. On s'émeut, il faut répondre ; en particulier on a l'impression qu'ici rien ne sera fait et on envoie Jean Renoir pour lancer la chose. À l'armée, on le reçoit bien et on me l'expédie. Je lui ai donné rendez-vous pour ce matin 8 heures.

J'ai réfléchi et je l'ai emmené avec moi.

Je lui ai donné cinq idées de bandes à réaliser. Je lui ai fait voir les fonds qui me paraissaient les meilleurs, je l'ai mis en rapport avec les exécutants possibles et établi la trame générale des scènes. Cela m'était facile. Je me promène beaucoup tout seul. Je connais à fond mon terrain et je médite en le regardant. Aussi ai-je été tout droit sur de magnifiques paysages tout à fait caractéristiques, et tout droit aussi sur les hommes adaptés au paysage et à la scène à traiter. Jean Renoir est rentré emballé. Il a déjeuné rapidement à la popote avec Sechehay à qui il a déclaré que j'avais manqué ma vie, que j'étais fait pour être cinéaste. Il est parti tourner une scène à l'ordre du jour car elle aura comme fond "les inondations".

Et je vais avoir sans doute la section cinématographique ici pendant une quinzaine, car je lui ai bien trouvé du travail pour cette période.

Ce qui a frappé Renoir c'est l'extraordinaire tenue de la division : tous les postes surtout, rendant les honneurs impeccablement, avec les sonneries réglementaires.

Mais aussi la très grande simplicité de rapports et la confiance absolue. Tous les officiers sortant au devant de moi, dans tous les cantonnements, causant amicalement, entrant immédiatement dans l'idée qu'on leur propose si saugrenue qu'elle puisse leur paraître. Il a vu aussi les hommes répondre en toute confiance.

Et je lui ai dit que c'était la double idée à rendre : la discipline la plus stricte, et la tenue la plus rigide, avec cette détente totale des esprits et toute cette affection sincère qui est éclatante. Je verrai s'il y arrivera – avec des images –. C'est son métier.

Je consentirai à paraître seulement pour saluer le poste du 151^e [régiment d'infanterie] où je mettrai un caporal chef qui a été épatant au feu et le clairon jumeau deux fois cité déjà. C'est peut-être le seul de l'armée française pour sonner le refrain de la 42^e division.

Chez Lavelle [à Luppy au 80^e RI], on présentera la sortie de la grand'messe dominicale de dimanche prochain – et des jeux.

Chez mes artilleurs lourds, quelques gros canons au nettoyage, et le pansage dans une admirable cour d'un vieux château lorrain.

Ailleurs, les cuisines et les cantonnements.

On fera aussi le chemin d'une lettre depuis l'arrivée au courrier de l'armée.

Le chemin des vivres depuis le train jusqu'aux plats de campement des hommes.

Et j'ai encore bien des idées en tête.

Rien de mieux à faire. Et c'est un travail de propagande extrêmement utile en ce moment. Nous le négligeons trop.

Naturellement Jean Renoir envoyait mes journalistes américains de l'autre jour [2 octobre]. Il a vu leurs bandes. Cette chance ne se reproduira pas.

Il a conservé de nombreuses relations avec l'Italie où il devait aller tourner La Tosca à la demande de Mussolini ! Il m'a affirmé que l'Italie construisait des sous-marins pour nous. Ce que l'on m'avait dit ailleurs et ne m'étonne nullement. C'est une magnifique occasion pour elle de restaurer ses finances. Il m'a affirmé aussi que nous faisons passer des trains d'armes et de munitions par l'Italie à destination des Balkans. De ce côté, tout va fort bien.

Ce soir j'écris – et je ne bouge pas. Il pleut, il pleut, il pleut. L'eau monte toujours. La cote de la grande crue de 1910 est dépassée. Demain, j'irai à Metz essayer de trouver des chaussures. Je verrai la Moselle.

SHD/DITEEX, 1 K 421, extrait de la correspondance dactylographiée du général La Porte du Theil (1884-1976), commandant la 42^e division d'infanterie (3^e armée), à son épouse.

NOTES

1. VIRY-BABEL (Roger), *Jean Renoir, le jeu et la règle*, Paris, Denoël, 1986, p. 13 (*Entretiens*, 1969).
2. RENOIR (Jean), *Ma vie et mes films*, Paris, Flammarion, 1974, chapitre 6.
3. SHD/DAT, Yh 268, dossier « célébrités » de P.-A. Renoir.

4. EHRlich WHITE (Barbara), « Renoir et Jean 1894-1919 », *Renoir/Renoir*, Paris, Éditions de la Martinière – Cinémathèque française, 2005, p.54. Lettre du colonel à P.-A. Renoir, Joigny, 17février1913 (Arts Library Special Collections, UCLA).
5. RENOIR (Jean), *Correspondance*1913-1978, Paris, Plon, 1998, p.25. Lettre à sa mère Aline, début1914.
6. BERTIN (Célia), *Jean Renoir*, Paris, Éditions du Rocher, 2005, p.53.
7. *Ibid.*, p.55.
8. *Cinéma*, n° 1435, 6 février 1962. « Mes souvenirs de cavalier m'ont conduit au personnage de Boëldieu que jouait Pierre Fresnay. »
9. SHD/DAT, 5 Ye 111 463, dossier de carrière de Louis Bossut, notation de 1914. Tué à l'ennemi le 16 avril 1917.
10. SHD/DAT, 8 Ye 9 912, dossier de carrière du lieutenant Jean Renoir, livret matricule.
11. Bureau central des archives administratives militaires (BCAAM), Pau. Citation du sous-lieutenant Jean Renoir à l'ordre de la 47^e division, au QG, 11 mai 1915, signé général d'Arnaud de Pouydraguin.
12. SHD/DAT, 8 Ye 9 912, notes particulières et successives, année 1921.
13. SHD/DAT, 5 Ye 164 573, dossier de carrière du médecin-major Lucien Laroyenne. Professeur agrégé de la faculté de Lyon. Affecté à Gérardmer en mars 1915, noté comme « chirurgien de haute valeur (...) a fait preuve à l'hôpital complémentaire d'armée de Gérardmer, d'une activité et d'un dévouement inlassables ».
14. EHRlich WHITE (Barbara), *Renoir*, Paris, Flammarion, 1994, p. 276. Lettre de P.-A. Renoir à G. Rivière, Cagnes, 1^{er} novembre 1915 (Humanities Research Center, University of Texas, Austin).
15. Essayiste, historien et critique d'art, ami de Renoir peintre (1873-1937).
16. RENOIR (Jean), *Correspondance* 1913-1978, *op.cit.* Lettre au commandant [nom inconnu], [fin 1915, Paris].
17. SHD/DAA, 4 P, fiches aéronautique militaire de Jean Renoir.
18. SHD/DAT, 5 Ye 129 894, dossier de carrière du capitaine Albert Richet. Fils de Charles Richet, prix Nobel de médecine. Commandant l'escadrille 117, il meurt lors d'une opération de bombardement en 1918.
19. RENOIR (Jean), *Ma vie et mes films*, *op.cit.*, p. 36-37.
20. EHRlich WHITE (Barbara), « Renoir et Jean 1894-1919 », *op.cit.*, p. 59. (Document archives Volland, Documentation Orsay).
21. RENOIR (Jean), *Ma vie et mes films*, *op.cit.*, p. 135.
22. BERTIN (Célia), *Jean Renoir*, *op.cit.*, p. 66. D'après l'auteur, Renoir eut l'idée d'installer dans son Caudron un appareil de grand format avec des plaques carrées d'un demi-mètre de côté.
23. *Ibid.*, p. 136.
24. BCAAM, citation du sous-lieutenant de cavalerie Renoir à l'ordre de la 5^e armée, au QG, 13 mai 1917, signé général Mazel.
25. SHD/DAT, 8 Ye 9 912. Promu à compter du 30 septembre 1917.
26. RENOIR (Jean), *Ma vie et mes films*, *op.cit.*, p. 38.
27. *Ibid.*, p. 35.
28. SHD/DAT, 8 Ye 68 002, dossier de carrière du capitaine Jean Des Vallières. Fait prisonnier à Pont-à-Mousson le 15 décembre 1916 et rapatrié d'Allemagne le 8 janvier 1919.
29. VIRY-BABEL (Roger), « La Grande Illusion de Jean Renoir », *Les cahiers de la cinémathèque*, n° 18-19, 1976, p. 47, note de bas de page : « Une somme importante, dont il ne devait être fait aucune mention, fut néanmoins versé à l'auteur de Kavalier Scharnhorst. »
30. CURCHOD (Olivier), *La Grande Illusion*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 33. Mais l'auteur précise, en outre, avec justesse que *La Grande Illusion* est une « adaptation » de *Kavalier Scharnhorst* au même titre que *La Règle du jeu* « adaptera », en 1939, *Les caprices de Marianne* de Musset.

31. RENOIR (Jean), *Correspondance 1913-1978, op.cit.*, p. 45-53. Lettre à Albin Michel et Jean Des Vallières, Meudon-Bellevue, [juin] 1937.
32. RENOIR (Jean), *Ma vie et mes films, op.cit.*, p. 137.
33. SHD/DAA, 1 P 23 808/2, dossier de carrière du général Armand Pinsard. Affecté à l'escadrille N 26 en juillet 1916, puis commandant l'escadrille Spa 23 de septembre 1917 à novembre 1918. Il finit as avec 27 victoires homologuées.
34. RENOIR (Jean), *Ma vie et mes films, op.cit.*, p. 138.
35. SHD/DAA, 1 P 29 914/1, dossier de carrière du lieutenant Pierre Gaut. Ce dernier sert en 1916 au sein de la même escadrille que Pinsard.
36. Bibliothèque du film, archives Renoir 20-B1. Document relié exceptionnel qui contient d'abord un synopsis dactylographié de 17 feuillets dont est tiré la citation, rédigé sans doute à l'automne 1935 avec la mention manuscrite de Spaak : « *Première version du film, qui subit de très nombreuses et très importantes modifications.* » Ensuite une continuité dialoguée manuscrite de 91 feuillets (de la main de Spaak) sans date ni signature mais qui peut être datée de septembre-octobre 1936 et enfin le découpage technique du film (231 feuillets) dactylographié non signé mais daté par Spaak, novembre-décembre 1936.
37. Renoir mentionne « Hervitiaux » ce qui semble être, après recherche, une erreur et laisse plutôt penser à l'as français Heurtaux.
38. RENOIR (Jean), *Correspondance 1913-1978, op.cit.*, p. 52.
39. BASTIN (Jules), *La lutte pour la liberté. Mes dix évasions (1914-1917)*, Paris, Payot, 1936, 248 pages. L'auteur termine avec le grade de général dans l'armée belge.
40. RENOIR (Jean), *Ma vie et mes films, op.cit.*, p. 85. Le chapitre 17 a pour titre « *Berlin. Autres influences* ».
41. SHD/DAT, 34 N 548, archives du 4^e régiment d'artillerie divisionnaire.
42. Le contexte est marqué par la crise des Sudètes.
43. RENOIR (Jean), *Correspondance 1913-1978, op.cit.*, p. 66. Lettre à É. Daladier, Paris, 14 septembre 1938.
44. SHD/DAT, 8 Ye 9 912. Feuille de notes, Paris, 23 juin 1939, signé Calvet, chef de la section.
45. RENOIR (Jean), *Correspondance 1913-1978, op.cit.*, p. 73. Lettre au commandant Calvet, SCA, Paris, 27 août 1939, Cagnes-sur-Mer.
46. Avec 20 officiers et 250 hommes de troupe mobilisés, il semble justifié que la section cinématographique ait pris l'appellation de « service » (source pour les effectifs : SHD/DAT, 8 Ye 124 749, dossier de carrière de Jean Blech, adjoint du chef du SCA, notation en date du 1^{er} septembre 1940).
47. RENOIR (Jean), *Correspondance 1913-1978, op.cit.*, p. 74.
48. SHD/DITEEX, 1 K 421, lettre du général La Porte du Theil à son épouse, 20 octobre 1939 (voir annexe 2).
49. *Pour vous*, n° 570, 18 octobre 1939.
50. RENOIR (Jean), *Ma vie et mes films, op.cit.*, p. 158-159.
51. SHD/DITEEX, 1 K 421, lettre du général La Porte du Theil à son épouse, 20 octobre 1939.
52. Par ailleurs dans ce même numéro du *Journal de guerre*, les images montrant un vaguemestre dans un paysage enneigé font beaucoup penser au dernier plan de *La Grande Illusion*.
53. SHD/DITEEX, 1 K 421, lettre du général La Porte du Theil à son épouse, 20 octobre 1939.
54. *Les Nouvelles littéraires*, n° 895, 9 décembre 1939.
55. SHD/DAT, 34 N 93, journal de marche et d'opérations du 80^e RI. Renoir déclare vouloir revenir pour filmer, mais l'on n'en trouve aucune mention les jours et le mois suivants.
56. RENOIR (Jean), *Correspondance 1913-1978, op.cit.*, p. 74-75. Lettre de Renoir à M. Ringel, 12 décembre 1939. Le cinéaste précise que ses chefs militaires l'ont proposé pour être affecté à l'ambassade de France à Rome dès le 12 novembre.

57. PHILIPPE (Claude-Jean), *Jean Renoir, une vie en œuvre*, Paris, Grasset, 2005, p. 293. Sur ce sujet, l'auteur donne cette analyse : « Quoique Renoir ai pu dire, ce ne fut pas par conviction (...) il se serait donc exprimé – disons – par opportunisme ou par manque de courage devant les puissants du jour. »
58. SAINT-EXUPÉRY (Antoine de), « *Cher Jean Renoir* », Paris, Gallimard-NRF, 1999, 196 pages.
59. Voir :RENOIR (Jean), *Lettres d'Amérique*, Paris, Presses de la Renaissance, 1984.
60. BERTIN (Célia), *Jean Renoir, op.cit.*, p. 277.
-

RÉSUMÉS

Né en 1894, le cinéaste Jean Renoir décline à travers son œuvre une réflexion sur les rapports humains, parfois à l'aide de scénarii à consonances militaires comme *La Grande Illusion*. Jeunehomme cultivé, passionné de littérature, il embrasse une carrière militaire dès 1913 avec une conception aristocratique et chevaleresque du métier des armes. La Première Guerre mondiale, terminée au grade de lieutenant, le voit servir successivement dans les dragons, les chasseurs alpins puis l'aéronautique comme observateur et enfin pilote. Grièvement blessé à la jambe, Jean Renoir se détourne de sa carrière et de ses idéaux militaires. *La Grande Illusion*, sortie en 1937, propose une synthèse de sa pensée sur la Première Guerre mondiale, avec un pacifisme hérité de son expérience d'ancien combattant. En 1939, alors lieutenant de réserve, Renoir est mobilisé au service cinématographique de l'armée où il sert son pays en filmant, entre autre, la vie quotidienne des soldats dans la zone des armées. En exil aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale, le cinéaste français participe à un film de propagande pour l'armée américaine. Sa contribution pour le cinéma se termine en 1962 sur une note militaire, avec le film *Le Caporal épinglé*.

Jean Renoir in uniform. Military aspects of the filmmaker's life. Born in 1894, the filmmaker Jean Renoir varied his work reflecting on human relationships, sometimes using military-sounding scenarios such as *La Grande Illusion*. A young, cultivated man, passionate for literature, he embraced a military career in 1913 with an aristocratic and knightly concept of the profession of arms. The First World War, ending with the rank of lieutenant, sees him serving successively in the dragons, the Alpine hunters, and then aeronautics as an observer and finally pilot. Severely wounded in the leg, Jean Renoir turned from his career and his military ideals. *La Grande Illusion*, released in 1937, offers a summary of his thoughts on the First World War, with a pacifism inherited from his experience as a veteran combatant. In 1939, then a lieutenant in the reserves, Renoir was mobilized in the film service of the Army where he served his country in another filming of the daily life of soldiers in the war zone. In exile in the United States during the Second World War, the French filmmaker participates in a propaganda film for the US military. His contribution to the cinema ends in 1962 on a military note, with the film *Le Caporal épinglé*.

INDEX

Mots-clés : cinéma, Jean Renoir

AUTEUR

STÉPHANE LAUNEY

Historien de formation, en poste au sein du bureau des témoignages oraux du Service historique de la Défense, il mène des recherches sur l'emploi du cinéma au sein de l'armée notamment à travers une collecte d'archives orales. Il est l'auteur d'un article paru, en 2008, dans la *Revue historique des armées* (n°252) intitulé « Les services cinématographiques militaires français pendant la Seconde Guerre mondiale ».